

**Fred Belin**

**ON ACHÈVE BIEN  
LES CADAVRES**



**LE CHOUCAS NOIR**  
(ÉDITIONS DU CHOUCAS)

*A Nicole et Harry*

## 1

En fait Bouilland est une localité semblable à toutes celles du nord de la Bourgogne. Elle n'a rien des mégapoles à l'américaine où personne ne connaît personne et ne ressemble certainement pas à une fourmière vue d'avion ! La nature y règne en paix. Un petit village comme il en existe des milliers en France : une route principale autour de laquelle viennent s'agglutiner les principaux commerces, des maisons individuelles et quelques fermes qui s'étendent à la périphérie. Des champs, des vignes et des bois à perte de vue...

Ici, c'est la campagne, tout le monde se connaît sans ignorer le moindre détail de la vie de chacun.

Un peu trop au goût de certains. Ragots obligent...

Des deux mille habitants, un bon nombre s'adonne à la chasse et le calme était revenu quand le maire eut rejeté les projets des "bétonneurs" professionnels désireux de garnir les bois de la campagne environnante de superbes tours dernier cri, lesquelles auraient accueilli les Parisiens aux nerfs fragilisés par un manque de verdure.

Non ! A Bouilland, on a gardé l'esprit fier des paysans qui ne veulent pas céder au premier étranger ce que les ancêtres leur ont transmis. L'amour de la terre y est plus fort que partout ailleurs. Presque une grâce divine. Alors les nouveaux venus...

Je le sais bien... voilà bientôt six mois que j'essaie de me faire accepter par ces ploucs !

*Exceptionnel vendis blanchisserie dans ravissant petit village, région agricole au nord de Dijon, clientèle assurée, paiements échelonnés...*

Ça pour une affaire, c'en était une!

À l'époque, je sortais d'une longue procédure de divorce et d'un séjour en hôpital psychiatrique où j'avais subi le calvaire d'une cure de désintoxication.

Saloperie de crack! Ça vous bouffe les neurones un peu plus de jour en jour...

À la fin on ressemble à une pieuvre : un mollusque qui pisse de l'encre avec des tentacules qui n'accrochent plus rien.

J'avais passé cinq années derrière ma console, à sonoriser les concerts rock un peu décalés que donnaient les petites salles de la rive gauche et dans lesquelles des labels indépendants renvoyaient à l'abattoir leurs artistes fraîchement signés. C'était dans une de ces soirées que j'avais fumé pour la première fois.

Une espèce d'individu filiforme au teint maladif m'avait fait cadeau d'un caillou et m'avait conseillé de le gratter sur le tabac des cigarettes que j'avais pour habitude de me rouler.

Il restait aujourd'hui, comme gravé dans ma mémoire, le souvenir de cette chaleur qui m'avait grillé le cerveau et rendu dépendant. Il m'avait attrapé.

Les semaines qui s'en suivirent furent les pires de mon existence. Je ne croyais plus, à l'époque, à la réalité de la loi des séries et je compris ce qu'était la fatalité.

Tout commença par une perte de poids importante consécutive à une absence totale d'appétit. Puis vinrent les nuits blanches, passées à me ronger les sangs. Le stress du manque. Le mensonge. L'engloutissement de l'argent du ménage dans ma drogue. Les premiers tics nerveux dont le plus invalidant me crispait la mâchoire en un sourire forcé. Les scènes de ménage. Les pleurs des enfants. Les premiers vomissements...

Le cauchemar dura presque une année entière et ne se termina que lorsque mon dealer fut arrêté. Le lendemain soir, je fus pris en

flagrant délit de cambriolage dans une pharmacie et immédiatement transféré dans un hôpital.

Commença alors mon sevrage physique et sentimental.

Le fils condamné pour vol de substances illégales classées au tableau B et Nathalie m'apprit par une lettre son intention de demander le divorce et la garde des enfants.

La machine judiciaire s'acharnait contre moi dans le même temps que la médecine tentait de me reconstituer.

On m'interna seize mois en détention surveillée à l'hôpital des Chartreux pour troubles nerveux graves. On m'y força chaque jour à réduire les doses et on introduisit dans ma nourriture, des molécules destinées à soulager mes souffrances. Je survécus grâce à elles, quand mon avocat vint m'annoncer que Nathalie avait obtenu gain de cause et qu'elle était partie refaire sa vie au Canada avec Fred, un de mes meilleurs amis.

Une seule fois, on m'autorisa à téléphoner à Montréal. J'avais eu Nathalie au bout du fil et je lui avais demandé pardon pour avoir gâché notre vie. Elle m'avait répondu qu'elle m'excusait mais qu'il ne fallait plus appeler si je ne voulais pas la gâcher une deuxième fois. Que les enfants aimaient beaucoup Fred parce qu'il était calme et gentil avec eux et qu'ils ne demandaient jamais de mes nouvelles parce qu'on leur avait dit que j'étais mort. Et qu'ils étaient drôlement contents que je sois mort parce que comme ça je ne battrais plus maman...

On doubla ma dose de molécules pendant le mois suivant.

Les jours s'écoulèrent en emportant mon passé. Les psychiatres tentèrent de me bricoler quelque chose de bon et de neuf, mais la drogue et les sales coups de la vie avaient ancré dans le plus profond de mon âme un sentiment d'échec et de mal être.

Durant mon séjour, j'avais fait ami-ami avec un infirmier psychiatrique.

La veille de ma libération, je lui avais demandé la faveur de lire mon dossier médical. Il était revenu le soir dans ma chambre avec une photocopie qu'il avait glissée dans une revue et m'avait

expressément demandé de la jeter dans les cabinets lorsque j'en aurais terminé avec sa lecture.

Je n'appris pas grand-chose que j'ignorais. Le rapport mentionnait ma date d'entrée dans le service, les traitements qu'on m'avait administrés et les produits auxquels j'étais allergique. Le chef de service concluait nos entretiens par « Personne au tempérament fragile et excessif, présentant une dépression chronique engendrée par les actes de son passé et la peur de l'avenir. Facteur de surgénéralisation prononcée, aggravé par un phénomène d'ingérence arbitraire ».

C'est ainsi qu'on résuma ma souffrance.

Je pris soin de plier la photocopie et de la glisser dans ma veste. Un an et demi de ma vie était résumé sur cette feuille et je ne pus me résigner à la jeter aux toilettes, j'avais tiré la chasse à vide et un trait sur mon passé. Du moins, c'est ce que je croyais...

On me libéra le lendemain et on me présenta une assistante sociale.

Elle m'informa qu'une chambre m'attendait dans un foyer de travailleurs du dix-huitième arrondissement et qu'elle serait là pour pallier le moindre problème.

La chambre était d'un sinistre qui me fit regretter ma cellule de l'hôpital psy. Calé contre un mur, un lit aux ressorts dégingués attendait qu'on termine de le casser. Un peu plus à gauche, une armoire de toilette aux vitres lézardées dégoulinaît de toute sa rouille sur un évier à l'émail blanc passé et perlé d'écailles. On s'était inquiété de glisser une serpillière sous la tuyauterie pour ne pas moisir les pieds d'un bureau au bois déjà bien attaqué par les termites et par le temps, triste vestige d'un symbole accoudé auquel je m'efforçais de rassembler mes forces et mes pensées pour me sortir de cette situation.

Mon loyer incluait en plus de la chambre, un compartiment fermé dans un réfrigérateur, un accès aux cuisines collectives et au gaz, le chauffage et l'eau chaude ainsi qu'un rouleau de papier toilette par semaine. Tout ce qu'il fallait pour me remettre sur les rails, quoi!

Quand l'assistante sociale m'avait demandé si tout allait bien, je lui avais répondu que ça ne pouvait pas être mieux. Commencer une vie qui m'aurait traîné de foyer en foyer et au bout de laquelle, usé, j'aurais replongé dans la drogue ou l'alcool ne me tentait guère.

Ma décision fut prise ce jour-là : j'allais récupérer toutes mes économies et m'enfuir le plus rapidement de Paris.

L'assistante sociale me convoqua le jeudi suivant et m'informa qu'une blanchisserie industrielle de Garges-lès-Gonesses effectuait une recherche de personnel dans tous les organismes sociaux de la capitale. Une manière pour elle de sous-payer des employés en invoquant le prétexte d'une formation continue.

Il m'était arrivé de donner un coup de main à la blanchisserie de l'hôpital et je savais que ce métier ne me déplaisait pas. Gamini, déjà, j'adorais regarder la mousse qui tournait derrière le hublot au gré d'un mouvement que j'imaginais perpétuel.

Je fus intégré quelques jours plus tard à l'usine et j'appris vite les ficelles du métier. Ce travail fit renaître en moi le goût de la vie et des choses bien faites. Ce qui rentrait sale et en chiffon dans mon atelier, en ressortait propre, net et lisse. Et cette transformation s'effectuait également dans mon cerveau. Les bonnes pensées s'évertuaient à chasser les mauvaises. Ça sentait bon et ça piquait jusque dans ma tête.

Mais il y avait toujours Paris, sa pollution, son bruit, sa bousculade et tout ce qu'à présent je détestais.

Quelques mois plus tard, la volonté de quitter Paris pour m'installer à la campagne m'apparut si forte, que j'y vis un signe annonciateur d'avant dépression. Et ce signal d'alarme se fixa si fort dans mon esprit qu'il ne le quitta plus dès cet instant.

Il fallait partir, c'était une question de vie ou de mort...

Un soir que j'attendais mon bus pour rentrer du travail et que j'avais décidé d'aller boire une bière en face de l'usine, j'avais ouvert un "Paris Boum Boum" qui traînait sur une table et sans trop y croire, lu les publications qui concernaient les ventes de

commerces. C'est ainsi que je tombai sur l'annonce de la blanchisserie de Boulland dont le propriétaire, un vieil ours qui partait à la retraite, céda le fond et les machines pour une bouchée de pain.

Je pris contact avec le notaire dès le lendemain matin. Il me donna rendez-vous le samedi suivant à la gare de Dijon, où je débarquai après un voyage d'une heure trente en TGV.

Le temps d'écouter un disque sur mon Walkman et j'avais échangé une gare noire de monde contre un hall circulaire et presque vide, à l'intérieur duquel la voix d'une hôtesses tournait comme prise au piège d'une cathédrale ferroviaire.

Le notaire me salua rapidement et nous nous mîmes en route pour Boulland. Le premier contact fut bon. Nous échangeâmes quelques mots sur le bonheur d'une nouvelle vie à la campagne, l'air pur du coin, l'accueil un peu froid des Bourguignons qui devait se transformer en adoption, et nous en vîmes plus précisément à l'état de mes finances et à mon aptitude au travail. Comme dans le rêve le plus délicieux, tout semblait parfaitement bien coller.

Nous traversâmes la campagne par une route qui sillonnait à travers bois, champs et vignes et nous arrivâmes près d'une heure plus tard à Boulland où le propriétaire de la blanchisserie nous attendait.

La visite des lieux terminée, nous traitâmes rapidement l'affaire. Le calme du village, l'état du fond de commerce, la vue, le retrait, la nature... Tout ici me plaisait. Les contrats signés, on me traita comme un ministre et on me renvoya vers Paris pour terminer mon mois de préavis à l'usine.

J'arrivai comme prévu à Boulland le mois suivant et démarrai mon affaire. Un ami du centre social s'était porté garant pour les traites du magasin et m'avait aidé à acheter une camionnette d'occasion dans une casse de Rungis.

Cette fois-ci c'était fait! Revenir en arrière n'était plus possible.

J'y aurais perdu trop d'argent et ma fierté. Adieu Paris et à moi la campagne! Ce trou semblait vraiment idéal pour repartir à zéro.

Mais j'ignorais encore que l'on m'avait trompé sur la marchandise... Il avait suffi de quelques semaines pour voir mon conte de fées s'écrouler.

"Blanchisserie Bruno Damas" ça sonnait pourtant bien. Enfin un vrai métier, loin de toutes les tentations urbaines et de mon passé minable. Ma nouvelle chance. Et quelle chance!... Toujours derrière mes machines, à laver et à repasser les slips de ces paysans qui m'adressent leur bonjour du coin de la bouche. Pas trop fort, des fois qu'on entende.

Aujourd'hui je suis plus seul que je ne l'ai jamais été.

Ma vie s'évapore par bouffées de vapeur tiédasse, bercée par le bruit de l'eau qui efface la saleté de tous ces braves villageois.

Si seulement elle pouvait aussi effacer leur connerie!

Je me passionne depuis peu pour les échecs. Je n'aurais jamais pensé qu'un jeu puisse me faire oublier mon angoisse, face à la solitude. Et pourtant...

Ça... je le dois à Paul.

C'est à peu près le seul qui m'apprécie dans ce patelin et je le lui rends bien.

Il est seul aussi...

Mais qui s'intéresserait, à part moi, à un paraplégique que l'on dit dégénéré?

Dix ans plus tôt, un spectaculaire accident de tracteur dont Paul fut la victime, avait défrayé la chronique des faits divers locaux. Dans ce début d'après-midi de juillet, il avait réussi à faire quelques tonnesux et à basculer dans une décharge qu'il tentait de remblayer. On ne connut jamais les circonstances exactes de son accident, mais une chose était certaine: Paul s'était rendu au "Bar des Amis" quelques heures auparavant et en était reparti saoul comme un cochon.

Pas trop étonnant de le retrouver inconscient, coincé sous son tracteur alors que déjà les rats avaient entamé sur lui un copieux festin.

Des années plus tard, Paul ne s'en était toujours pas remis.

Même s'il avait accepté le fait qu'il ne remarquerait plus, il avait beaucoup plus de mal à admettre que ce visage aussi laid, à moitié mangé, était devenu le sien.

Il était loin, le temps où Paul chavirait le cœur des jeunes filles de Bouilland et des villages alentours. A l'époque, on ne l'aurait jamais vu rentrer seul à la maison après le bal du samedi soir et ses conquêtes étaient plutôt éphémères, jusqu'au prochain bal tout au plus.

Mais maintenant, avec cette gueule-là, le cœur des filles ne chavirait plus dans le même sens. Elles détournaient le regard avec une moue dégoûtée.

Par un triste retour de manivelle, Paul ruminait à présent son manque d'activités galantes, vissé sur son deux roues.

Il était, selon ceux qui l'ont connu, devenu triste et renfermé, ne voulant plus voir personne et passant des journées entières à brûler ses yeux sur de vieilles photos jaunies où il retrouvait le temps heureux d'avant son accident et sa bonne frimousse pleine de taches de rousseur à la manière des publicités pour les corn flakes.

Comment pouvais-je deviner que cette gueule d'ange sur les vieux clichés, allait devenir l'être le plus abject et le plus terrifiant que j'allais croiser au cours de mon existence? Que j'allais, par sa faute, être plongé dans une spirale de l'horreur et commettre les pires atrocités, les... assez je n'en peux plus...!

Une espèce de compassion se réveilla en moi, lorsque je vis Paul pour la première fois. Il me faisait penser aux légumes que j'avais fréquentés au cours de mon séjour à l'hôpital psychiatrique.

Ce jour-là, j'étais venu livrer un paquet de linge que sa mère m'avait apporté la veille à la blanchisserie.

La ferme des Maurin se tenait à l'écart du village. Il ne fallait pas moins d'une demi-heure pour s'y rendre. Un chemin aussi peu carrossable qu'entretenu par le Club des chasseurs de Bouilland, s'enfonçant dans le bois de Lachocelle et à un carrefour, quelques traces de pneus fraîchement imprégnées sur la terre souple, m'en

avaient indiqué la direction.

J'arrivai devant l'entrée de la ferme, grimpai les marches du perron deux par deux et fis voler la cloche à moitié rouillée qu'on avait accrochée au mur décrépi en guise de sonnette. La bâtisse était impressionnante, presque une ruine au milieu d'une cour carrée dont les murs d'enceinte se limitaient aux premières rangées d'arbres et aux taillis du bois qui l'encerclait. Une sorte de clairière magique.

De citadelle abandonnée...

L'endroit était si calme qu'en l'absence des chants d'oiseaux et des crissements d'insectes, on l'aurait pris pour mort.

La porte, une espèce de bloc de chêne massif patiné au niveau de la poignée par un mélange de sueur et d'usure, n'avait pas bougé d'un millimètre.

D'un geste un peu énervé, j'avais sonné à nouveau la cloche : mais en vain.

Un rapide coup d'œil sur ma montre me décida à pousser la porte et à entrer pour déposer le linge dans le couloir.

Comme la serrure n'était pas verrouillée, ce fut chose facile. La porte renvoya une brève résistance, crissant de tous ses gonds, puis finit sa course contre le mur d'un couloir si sombre qu'on aurait pu le confondre à l'entrée d'un tombeau.

Tout était noir à l'intérieur.

Seul un fin trait de lumière cristallin, émanant probablement d'une persienne en éclairait l'entrée. À gauche, un escalier... À droite... encore un couloir... d'un noir aussi profond qu'une éclipse de lune.

- Madame Maurin... Y'a quelqu'un? criai-je.

Un léger écho rapporta ma voix. Aucune réponse...

Je me décidai alors à poser le paquet de linge propre dans l'entrée quand une décharge d'adrénaline me glaça le sang...

Il y avait eu un petit bruit au fond du couloir. Puis deux jambes molles, posées sur un fauteuil roulant, étaient entrées dans la lumière...

- Qui c'est? m'envoya une voix empreinte de mépris.

- Bonjour, je m'appelle Bruno Dumas, je suis le nouveau blanchisseur... je vous rapporte le linge que madame Maurin m'a...

- Cette vieille garce! Elle peut pas le laver toute seule, elle n'a que ça à foutre de toute sa journée...

Paul rentra dans la lumière...Un monstre au visage rongé m'apparut. Pendant un instant je voulus fuir à toutes jambes mais la pitié me ramena à la réalité. Puis, la peur s'estompa comme elle était venue et je n'eus, à cet instant, aucun sentiment de dégoût.

- Ha! fis-je, vous êtes Paul? Votre mère m'a souvent parlé de vous...

Paul, assis sur son fauteuil face à la porte, à la manière d'un chien de garde, regardait dans le vide comme si, lui aussi, avait besoin de se remettre de cette rencontre.

La stupeur que son état physique m'avait infligée, l'avait blessé au plus profond. Décidément même lui ne s'y ferait jamais.

- Ecoutez, je ne voulais pas vous déranger...

- Ouais, bon ça va! Posez-le là, je lui dirai que vous êtes passé.

Je m'exécutai et tentai une nouvelle fois :

- Je peux peut-être faire quelque chose pour vous?

Les bras de Paul quittèrent ses jambes et rentrèrent dans une mimique effrayante. Sa main droite se transforma en crochet tandis que la gauche se referma en un poing qu'il brandit dans ma direction.

- Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Me plaindre comme tous les autres, qui me regardent comme si j'étais déjà mort? Je suis handicapé mais pas fou. Et ceux qui, sous prétexte de venir chasser aux alentours, pointent leurs jumelles en direction de la ferme. Des voyeurs, vous n'êtes tous que des sales voyeurs! Vous ne venez pas ici par hasard, vous venez pour vous faire peur.

- Je vous assure que non, vous vous trompez. D'ailleurs je ne savais pas que...

- Qu'est-ce que vous ne savez pas? Qu'il y avait un monstre dans cette maison? Mais tout le monde le sait ici.

Paul partit dans un délire violent :

- Attention, si tu ne manges pas ta soupe, je vais t'emmener voir Paul Maurin et il te fera tellement peur que tu ne dormiras plus pendant une semaine! Même les enfants du village viennent jusque sous mes fenêtres pour miauler leurs horribles comptines. Pour eux, je suis pire que Barbe Bleue. La nuit, je reçois des coups de fil anonymes... des salopards qui veulent que je crève pour profiter du paysage, comme ils disent.

- Paul, je vous jure que...

- Ne jurez pas! hurla-t-il en envoyant une morve jaune et grasse sur le plancher. Et ne m'appellez pas par mon prénom. "Paul Maurin" est mort et bien mort, je n'en suis que son ombre... Foutez le camp maintenant!

Je lui tendis la main mais il ne daigna pas la serrer.

- Au revoir! fis-je résigné.

Paul ne prit pas la peine de me répondre. Sa tête retomba sous son poids, comme happée par la gravité. Et son menton ne tarda pas à rejoindre sa poitrine. Désespéré.

Mais à peine avais-je tourné les talons que sa voix rocailleuse m'interpella à nouveau. Doucement, cette fois-ci.

- Attendez!

Il n'y avait plus de haine.

Je me retournai.

Paul affichait un semblant de sourire qui dévoilait un festival de dents gâtées et d'autres cassées. Son regard devint brillant... Presque lubrique :

- Vous savez jouer aux échecs? demanda-t-il d'une voix molle comme un enfant après une grosse colère.

- Un peu! répondis-je sans réfléchir.

Je ne sais pas quel mauvais génie m'avait poussé à mentir, à cet instant. De ma vie, je n'avais jamais prêté la moindre attention à un jeu.

- Ça vous dirait de faire une partie?

- Écoutez, j'ai encore des livraisons à faire et je dois ouvrir la blanchisserie à quinze heures. Mais une autre fois si vous le voulez. Je vais prendre votre téléphone et vous rappellerai bientôt.

- Ouais, c'est ça, dans dix ans!

- Non Paul, je vous promets de vous appeler rapidement, faites-moi confiance... Laissez-moi une quinzaine de jours!

Il réfléchit un instant.

- Bon OK, vous notez?... 03 80 62...

Puis, il s'interrompit un instant et ironisa...

- Vous pouvez téléphoner n'importe quand, vous savez je ne bouge pas beaucoup!

Paul se balançait sur son fauteuil, les bras ballants le long des roues, à la manière d'un gorille en cage. Sous ses fesses, les ressorts s'agitèrent et le couloir s'emplit soudain d'un créissement de ferraille dans lequel réverbéraient de concert les petits gloussements de satisfaction que Paul adressait aux étoiles. Je crois même qu'il bovait!

- Au revoir Paul, à bientôt!

Cette fois-ci, il accepta la main que je lui tendais et la secoua violemment dans tous les sens. C'est à croire qu'il n'en avait pas serrée depuis bien longtemps.

Je fus surpris par la force qu'il développa et faillis perdre l'équilibre.

Paul riait de plus en plus fort, envoyant vers mes narines une haleine fortement imprégnée d'alcool.

En regagnant l'extérieur, l'impression de sortir d'un interminable tunnel fut d'autant plus réelle que la clarté du soleil me piqua les yeux aux larmes. Comme un contraste chaud et froid et jeus un frisson inexplicable. Les Maurin vivaient dans le noir. Pourquoi? Honte de l'infirmité de Paul?

J'ai le souvenir d'avoir été troublé par le côté archaïque du mode de vie des Maurin. Une vieille ferme isolée du reste du village, dans un état de délabrement avancé, pas d'eau courante ; juste un vieux lavoir atterant à un puits, pas d'électricité, la toiture en partie effondrée et cette satanée odeur de purin qui vous rappelle à tout instant que vous êtes loin de toute civilisation!

Le seul "luxe" que les Maurin s'étaient offerts était le téléphone.

Depuis l'accident de Paul, il leur parut indispensable de pouvoir appeler les secours d'urgence.

Et ils avaient vu juste !

J'appris par des clients de la blanchisserie que Paul était régulièrement victime de graves crises d'épilepsie. Des chasseurs qui rabattaient dans les bois ceclant la ferme des Maurin, ont rapporté que des cris inhumains s'en échappaient tous les ans, précisément le 20 juillet. Une ambulance venait chercher Paul et le ramenait une ou deux semaines plus tard. Les bois retrouvaient alors leur sérénité, mais redoutaient déjà le 20 juillet prochain.

Que se passait-il réellement ce jour-là ?

J'étais rentré de ma tournée, la tête remplie de questions et elles ne cessaient de tourner dans mon esprit.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la rencontre de Paul et je ne cessais de penser à notre prochain rendez-vous.

Paul était une énigme vivante. Son courage, sa laideur, tout le bien et tout le mal qu'il représentait m'avaient insufflé la curiosité et l'envie de le revoir.

Je me rappelai la promesse que je lui avais faite et décidai de me rendre à Chenôve pour acheter un jeu d'échecs...